

Vie

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 10 janvier 1934

Une vie belle et digne d'honneur, voilà celle que mène depuis des années le peuple égyptien heureux : tout n'y est que bien et abondance, tout n'y est que bonheur et prospérité, tout n'y est que gloire et dignité ; les gens s'y sont tant rassasiés et désaltérés qu'ils en sont venus à l'excès envers eux-mêmes, devenant sujets à l'indigestion et aux maux qui lui ressemblent ; aucun d'entre eux n'a faim ni soif, aucun d'entre eux n'est démuné ni privé, chacun d'entre eux est comblé, ou presque comblé, chacun d'entre eux est riche, ou presque riche.

Et ils y ont trouvé la sécurité pour eux-mêmes, pour leurs biens et pour leurs intérêts ; ils ne craignent rien, et ils n'espèrent rien — ils ne craignent rien parce qu'ils se sont élevés au-dessus de la crainte, et ils n'espèrent rien parce que tous leurs espoirs sont déjà accomplis, et tous leurs souhaits déjà exaucés ; il suffit que l'un d'eux veuille une chose, et voilà qu'il l'obtient ; il suffit que l'un d'eux espère, et il n'a qu'à tendre la main, et voilà que son espoir le saisit et l'étreint. Chacun d'entre eux se tient en honneur et ne consent pas à l'indignité, ni ne s'expose à y consentir ; chacun d'entre eux est libre dans sa patrie, et cher à ses semblables.

Ils ont poussé si loin l'excès dans l'honneur qu'il a atteint l'arrogance, et si loin l'excès dans la liberté et la dignité que les pays étrangers s'en sont alarmés dès les premiers signes, tenant le compte le plus minutieux de la chose, et craignant que ce surplus de force et de puissance ne le pousse à sortir de sa maison pour se jeter sur les pays voisins, exposant la paix à un grave péril.

Telle est la vie que mène de nos jours le peuple égyptien heureux ; et l'étrange est que ce bienfait l'a submergé, et lui a pesé avec une telle insistance, qu'il lui a fait oublier qu'il était comblé, et que ce bonheur l'a si bien englouti qu'il lui a fait oublier qu'il était heureux, jusqu'à ce que l'affaire aboutisse à l'insolence et à l'ingratitude, si bien qu'on le trouve mécontent plutôt que satisfait, abattu plutôt que ravi, préoccupé plutôt qu'en paix, et qu'on trouve ses journaux insister sur la plainte, s'attarder sur le chagrin, s'irriter des jours — ne se contentant de rien, ne se rassurant de rien ; s'irritant du ministère, bien que Dieu n'ait pas encore

créé de ministère pareil ; s'irritant du parlement, bien que Dieu n'ait pas encore créé de parlement pareil ; et s'imaginant que les étrangers lui font tort et le méprisent, et exercent sur lui la tyrannie dans son propre pays, sans égard pour le caractère sacré de l'hospitalité ni pour les droits que l'on doit à l'hôte.

Tout cela parce qu'il est malade d'insolence et d'ingratitude, rendu arrogant par des bienfaits accablants, corrompu par un bonheur trop précieux pour lui ; si bien que l'affaire s'est brouillée pour lui, et qu'il ne sait plus que faire ni que dire.

Et que penser d'un peuple à qui fut octroyé un ministère qui, à peine installé aux sièges du pouvoir, s'est consacré tout entier à ses affaires, les administrant de la meilleure façon possible, veillant sur elles avec la plus grande fidélité, ne laissant jamais les grandes choses le détourner des petites, ni les petites le détourner des grandes, prenant soin du peuple la nuit et prenant soin du peuple le jour, prenant soin de lui éveillé et prenant soin de lui endormi — tandis qu'en d'autres pays les ministères s'occupent de leurs propres affaires au détriment du peuple, et s'amuse de sottises au détriment des intérêts du peuple ?

Et l'on nous a rapporté qu'un ministère, dans un certain pays étranger — je n'en citerai pas le nom à présent — a dépensé plus de deux mois sans se soucier de rien, sans s'intéresser à rien, sans penser à rien, sinon à un homme nommé Sidki Pacha, qui avait été à la tête du ministère puis en avait été écarté, et qui s'était alors mis à guerroyer contre ceux qui lui avaient succédé au pouvoir ; de sorte que ses successeurs se tournèrent vers lui, lui menant la guerre, lui barrant toutes les routes, lui coupant tous les chemins — le combattant dans son propre parti jusqu'à l'en chasser, le combattant au parlement jusqu'à l'en dégoûter — et tout cela les occupa au détriment de leur propre peuple misérable et dépossédé, sans qu'ils en écartent la misère, ni n'en repoussent le dénuement.

Et le peuple se plaint, et personne ne l'écoute ; et ses intérêts se perdent, et personne ne s'en soucie. On nous a parlé de ce pays étranger dont le ministère tout entier s'est consacré à faire la guerre à un seul homme, tandis que son ministère tout entier négligeait les affaires d'un peuple entier, et nous n'eûmes pas plus tôt comparé ce pays à l'Égypte que nous nous trouvâmes à réprouver chez les Égyptiens l'ingratitude et le manquement au devoir dans lesquels ils vivent, ce reniement du bienfait, ce refus de reconnaître la bonté. Et l'on nous a parlé d'un autre

pays où le ministère tient la place du fort et du puissant, bien qu'il soit en réalité le plus faible des ministères et le moins doté de force — parce que, selon certains journaux, il tire sur les têtes des députés de son pays l'épée de la dissolution, la leur brandissant chaque fois qu'ils songent seulement à lui montrer un autre visage, ou à manifester quelque désaccord avec lui.

Et il ne leur donne pas cet avertissement au parlement, ni dans aucun bureau du gouvernement ; car ce faisant, il violerait la constitution, qui garantit aux députés leur pleine liberté et les place au-dessus de la menace et de l'intimidation. Il leur donne cet avertissement, plutôt, dans des réunions tenues dans les clubs de partis et les maisons des ministres, et dans des propos rapportés à certains hommes, que certains intermédiaires portent ensuite au-dehors, si bien qu'ils se répandent et se diffusent et remplissent toutes les oreilles. Et pourtant, cela n'est même pas vrai ; car c'est une chose qui fut émise et ne fut pas émise, dite et non dite, menacée et non menacée — et pourtant les députés de ce pays écoutent ces propos, et s'effraient de ces avertissements, de sorte que la plupart d'entre eux les entendent, s'y soumettent et les croient.

Et l'on prétendit qu'un petit nombre d'entre eux refusèrent cela et le trouvèrent intolérable, et se mirent à interpeller le ministère à ce sujet, et rencontrèrent — et quelle mauvaise chose ils rencontrèrent ! — ils rencontrèrent tumulte et clameur, ils rencontrèrent réprimande et blâme, ils rencontrèrent une résolution de la Chambre des députés déclarant qu'ils avaient violé la constitution par cette interpellation même, et ils retournèrent à leurs sièges rebutés et défaits. Ils avaient voulu protéger la constitution, et il s'avéra qu'ils l'avaient assaillie ; ils avaient voulu mettre les ministres dans une position difficile, et les ministres leur imposèrent une difficulté honteuse et laide qui fut la leur propre.

On nous a parlé de ce pays étranger, et nous n'eûmes pas plus tôt comparé cette Égypte qui est la nôtre, où nul assaut n'atteint jamais la constitution ou la loi, où les ministres n'osent parler des députés qu'avec bienveillance, ni penser à eux qu'avec révérence et considération, où les députés résolvent à peine une chose qu'ils l'accomplissent, et accomplissent à peine une chose que les ministres y consentent et s'y soumettent — nous n'eûmes pas plus tôt fait cette comparaison entre ce pays et l'Égypte que nous nous trouvâmes à réprouver chez les Égyptiens l'ingratitude et le manquement au devoir dans lesquels ils vivent, ce reniement du bienfait, ce refus de reconnaître la bonté, et que nous nous

trouvâmes à plaindre les députés et les ministres pour l'injustice qu'ils subissent chaque jour, et à nous attendrir sur eux dans leur labeur au service d'un peuple qui n'estime pas ceux qui travaillent pour lui.

Et l'on nous a parlé encore d'un autre pays étranger, plein d'étrangers qui se livraient à l'excès envers son propre peuple en toute chose — excès dans l'exploitation, excès dans l'avilissement, excès dans l'arrogance, excès dans le mépris — le menant d'excès en excès jusqu'à en venir à dicter jusqu'à ce que ses propres orateurs pouvaient dire et ce que ses propres écrivains pouvaient écrire.

Un grand orateur, parmi leurs grands hommes, prononça un jour un discours qui ne plut pas aux étrangers ; leurs ministres accrédités s'en allèrent donc protester et prendre note, et demandèrent à leur président du conseil de prendre garde, puisque ce discours avait été accueilli par de vifs applaudissements, et que ces applaudissements risquaient de tenter les journaux de suivre l'exemple de l'orateur — alors que tout le bien résidait en ce que les orateurs ne disent jamais ce que cet orateur avait dit, rien de ce que les étrangers n'aiment pas entendre ; et que si la langue d'un orateur venait à lui échapper et à dire ce que les étrangers n'aiment pas, tout le bien résidait alors en ce que les auditeurs ne l'applaudissent pas ; et que si les mains des auditeurs venaient à leur échapper et à se précipiter dans l'applaudissement malgré tout, tout le bien résidait alors en ce que les journaux ne deviennent pas un écho des satisfaits et un amplificateur des admirateurs.

Nous n'eûmes pas plus tôt entendu ce récit et comparé ce pays à l'Égypte que nous nous trouvâmes à réprover chez les Égyptiens leur soupçon envers les étrangers, leur impatience devant la bienveillance des étrangers, leur injustice envers les étrangers, et leur insistance auprès du président du conseil à n'accepter des étrangers rien de moins qu'une soumission à laquelle nulle autre soumission ne ressemble, une reddition à laquelle nulle autre reddition ne s'approche — et que nous nous trouvâmes à plaindre les étrangers qui vivent en Égypte, puisque les Égyptiens leur font subir toutes les formes d'avilissement et leur font goûter toutes les sortes de tourment, ne recevant d'eux que contentement et sourires, n'entendant d'eux que louange et gratitude, ne trouvant chez eux que révérence et considération.

Aucun d'entre eux ne songerait à s'adresser au président du conseil, et encore moins à lui faire part d'une remarque, ou à lui adresser une protestation, ou à prétendre que son gouvernement avait fait quelque

chose de malséant ; et si quelque ministre étranger en Égypte avait songé à faire cela, ou quelque chose qui y ressemble, il n'aurait plus jamais trouvé agréable son séjour sur les rives du Nil, et aurait été contraint de partir, avec ses compatriotes, de la terre des pharaons, ou de présenter ses excuses pour s'être mêlé de ce qui ne le concernait pas.

Et les gens nous racontent chaque jour les avilissements que subissent les peuples ailleurs, les sortes d'injustice que commettent les ministères ailleurs, les formes de domination qu'exercent les étrangers ailleurs, et nous entendons ces récits et mesurons ce qui se passe dans ces pays-là à ce qui se passe dans ce pays-ci ; et cela ne nous laisse que regret et chagrin, car les Égyptiens ont vraiment besoin d'apprendre à rendre grâce pour le bienfait et à reconnaître la bonté. Et nous pensons que celui qui mérite le plus le blâme, celui qui porte la plus grande part de la négligence, n'est autre que le ministre des traditions ; car il ne s'occupe pas de l'éducation comme il le devrait, et s'il avait compris ce qui lui est demandé, et pesé comme il faut ses responsabilités, il aurait institué, dans chaque institut et dans chaque école, des leçons enseignant aux Égyptiens comment rendre grâce pour le bienfait, comment reconnaître la bonté, et comment apprécier la bonté de leurs bienfaiteurs, et il aurait chargé les professeurs de l'université de consacrer leurs conférences publiques à redresser cette tare dans le caractère des Égyptiens.

Et peut-être le ministre de l'intérieur est-il blâmable lui aussi ; car il serait bon qu'il surveille les journaux, et qu'il les ramène à la raison chaque fois que ce peuple insolent et ingrat leur fait tort en adressant quelque critique, légère ou sévère, aux ministres ou aux députés, puisque le ministre de l'intérieur sait fort bien que nos ministres et nos députés ne devraient jamais être touchés par la critique ; car ils ne font pas, et ne peuvent nullement faire, quoi que ce soit qui les exposerait à la critique, douce ou sévère.

Comme il conviendrait aux Égyptiens de réfléchir à leur propre vie ! Et comme il conviendrait aux ministres de l'Égypte de leur apprendre comment une telle réflexion doit se mener ! Car si les Égyptiens savaient comment se comparer aux autres peuples, ils seraient certains de vivre à présent une vie sans égale dans l'histoire, une vie que les nations leur envient, et que les peuples leur jalouent.